

Critique du film documentaire *Demain la mer*, de Katerina Suvorova présenté dans le cadre du festival Altérités en mars 2021

Aujourd’hui qui connaît encore la mer d’Aral ? Qui saurait la situer et qui sait le sort qui lui a été réservé ? Pour nous occidentaux, on en a vaguement entendu parler, mais peu d’informations nous sont parvenues pour nous expliquer les causes de sa disparition. Katerina Suvorova, la réalisatrice kazakhe de ce documentaire, tente de mettre en lumière les répercussions sur l’environnement causées par les activités de l’homme dans les années 1950 et 1960. A cette époque, en détournant l’eau des rivières pour fertiliser d’autres terres, le gouvernement russe n’avait pas idée de l’importance du bouleversement climatique et environnemental que cela produirait, 50 ans plus tard, dans cette région. Aujourd’hui le désert a remplacé la mer sur les deux tiers de la surface. La salinité de l’eau ayant augmenté, la plupart des poissons ont disparu, les pluies se sont raréfiées et la végétation a du mal à pousser dans cet environnement devenu aride. Pourtant la réalisatrice a voulu donner une note d’espérance et d’optimisme en portant son regard sur quatre types de personnages qui ont su s’adapter pour faire face à ces changements. Il y a un vieil homme, plein de sagesse et de persévérance, qui a réussi à recréer une oasis par la seule force de ses bras ; un groupe d’hommes qui ont su tirer profit des bateaux de pêche abandonnés en les démantelant ; des jeunes pour qui l’avenir est incertain dans cette région qui ne leur offre pas de travail ; et une biologiste qui porte un regard scientifique sur la mer d’Aral et son évolution.

C’est au rythme d’un bateau de pêche, traversant le désert à bord d’un camion, que se déroule petit à petit le fil du récit. Cette traversée du désert, c’est en quelque sorte une métaphore du long chemin parcouru pour que la mer regagne sa place. Dans ce documentaire, pas de voix off ni de musique, on entend uniquement les commentaires des témoins et les bruits de la nature : le vent, les clapotis de l’eau, ponctués par la radio qui donne les informations permettant de contextualiser le propos et enfin, le chant des oiseaux, porteurs d’espérance et de renaissance.

Ce film ne propose pas un récit linéaire et scientifique mais il donne des éléments d’informations que le spectateur va pouvoir assembler pour se faire sa propre idée sur la situation. En donnant la parole aux habitants, il adopte le point de vue des hommes qui sont confrontés à cette réalité dans leur quotidien. A travers le regard de ces hommes et femmes de différentes générations et de différentes catégories sociales, le spectateur prend conscience de l’impact de ce bouleversement climatique sur la population. On comprend que les habitants ont dû s’adapter pour faire face à la désertification de leur environnement. Dans cette région, où la vie économique était autrefois orientée vers les ressources maritimes, la quasi-disparition de la mer les a obligés à trouver de nouvelles sources de revenus ou à s’expatrier. Pourtant la population est restée très attachée et nostalgique d’une époque où la mer était au centre de leurs activités et qu’ils se refusent de voir disparaître. Katerina Suvorova nous montre l’importance de la mer ancrée dans la mémoire collective des habitants en filmant les préparatifs d’une grande fête de la mer ou encore le soin porté aux petits bateaux par quelques pêcheurs. Alors que la mer s’est retirée, les bateaux échoués sur le sable font l’objet de toutes

leurs attentions et sont bien entretenus, prêts à reprendre la mer à tout instant. Les pêcheurs, en continuant d'aller en mer, même s'il y a peu de poisson, inculquent ainsi les rudiments de la pêche à leurs enfants et participent à la transmission d'un savoir-faire aux plus jeunes. En perpétuant leurs traditions, la population montre qu'elle ne renonce pas à l'espoir de profiter à nouveau des plaisirs du bord de mer et des activités liées à la pêche.